



Chez nombre de Canadiens, les souvenirs lointains du conflit généralisé suggèrent l'idée que l'histoire est faite de grandes guerres, de hauts faits et de sacrifices ancestraux. Nous apprenons à envisager la guerre comme nous le ferions pour d'autres sujets d'un programme d'études, et l'étude des conflits a sa place sur les étagères de nos bibliothèques et dans nos esprits, au même titre que la chimie, la littérature et les techniques.

Le cinéma nous présente la question sous un jour différent. La guerre devient une fantaisie sur pellicule, un événement qui se passe dans des lieux exotiques et dont les héros sont des hommes — et des femmes — d'une rare beauté et d'un courage exceptionnel. Sauf dans quelques cas exceptionnels, les causes du conflit restent vagues, et leurs conséquences sur les êtres humains et les sociétés sont reléguées au second plan parce que trop complexes, trop perturbatrices, trop embêtantes dans l'esprit du réalisateur ou du cinéphile.

Peut-être tout cela est-il inévitable. Un sous-produit de la « longue paix nucléaire », comme la revue *The Economist* a récemment qualifié la période d'après-guerre. Le fait que pour la majorité des Canadiens la guerre se résume à un sujet d'étude ou à une vision fantastique ne doit donc pas nous surprendre puisque la plupart n'en ont pas fait l'expérience.

Mais il est possible que ce phénomène revête un autre aspect. Peut-être nos esprits ont-ils été engourdis par l'énumération sans fin des instruments de guerre que l'homme moderne a inventés avec tellement d'ingéniosité.

Nous sommes devenus des voyeurs malgré nous, fascinés par l'évolution continue de la technologie et par le raffinement des moyens de destruction, toujours plus spécialisés.

Mais cette fascination est teintée d'appréhension. Car même si la guerre est un souvenir lointain pour la majorité des Canadiens, nous savons que l'histoire ne nous a pas donné beaucoup d'exemples de paix continue. Et nous savons aussi que toutes ces armes rutilantes qui témoignent du génie technique de l'homme peuvent aussi être les instruments de sa destruction.

Ce n'est donc pas seulement notre manque de connaissances qui nous

amène à envisager ainsi ces questions. C'est aussi la peur. Peur non seulement de l'inconnu, mais aussi de l'inédit. Je ne vous apprendrai rien en disant que jamais dans l'histoire de l'humanité, les risques de voir se déclencher un conflit mondial dont l'issue serait fatale et les conséquences presque instantanées, n'ont été aussi grands. C'est à cause de cette irrévocabilité que certains envisagent la question de la sécurité avec un détachement dépourvu de toute émotion — avec une attitude cynique même — incompatible avec la gravité des problèmes qui se posent. Et c'est une réaction très différente qui conduit certains autres à considérer les mêmes questions avec une émotivité qui ne laisse aucune place à la logique. Ceux-là espèrent vainement voir la réalité changer simplement parce qu'ils la voudraient différente.

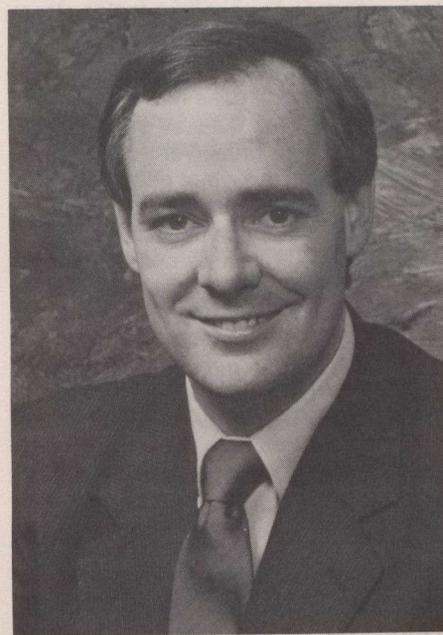
Mais la réalité n'offre pas de consolation, ni au logicien, ni au romantique. Les armes nucléaires sont là pour rester. On ne peut pas les « désinventer ». Cependant, on craint, à juste titre, que les structures internationales actuelles ne soient pas aptes à garantir leur non-utilisation. Notre capacité d'invention n'a peut-être pas de commune mesure avec notre capacité de contrôle.

Nous sommes en plein paradoxe. Les caractéristiques mêmes des armes nucléaires, qui nous ont incontestablement aidés à préserver la paix si longtemps, nous forcent à trouver d'autres mécanismes pour assurer un contrôle, créer un climat de confiance et favoriser la coopération.

C'est peut-être la nouveauté de la situation et cet éloignement de plus en plus grand d'avec le passé qui sont les causes de cette mise au rancart des anciens enseignements et de leur remplacement par des idées nouvelles non encore vérifiées.

Dans une grande mesure, il faut se réjouir de cette nouvelle sagesse. Il est certain, par exemple, qu'on ne fait plus de distinction entre « sécurité nationale » et « sécurité mutuelle ». La recherche de l'une au détriment de l'autre est quelque chose de futile.

Assurément, le vieux proverbe romain qui dit que « Si tu veux la paix, prépare la guerre » n'a plus tout à fait le même sens qu'il avait à l'époque. En cette ère



*L'honorable Perrin Beatty, ministre de la Défense nationale.*

nucléaire, il faut autre chose, un concept plus évolué, qu'on l'appelle limitation des armements, désarmement, mesures de restauration de la confiance ou de règlement des conflits. Comme le Premier ministre vous l'a dit l'année dernière, « le monde dans son ensemble devrait reconnaître que le concept de la limitation des armements ne supplée pas à une saine politique de sécurité; il n'en est qu'un élément ».

Il ne faut donc pas se surprendre de ce que les gens montrent généralement peu d'empressement à accepter les nouvelles situations. Après tout, nous avons confié aux gouvernements la responsabilité de veiller à notre bien-être matériel. Une telle responsabilité n'exige pas que l'on se lance allègrement dans l'expérimentation, ni que l'on néglige les leçons de l'histoire. Vu les intérêts en jeu, personne ne voudrait voir son gouvernement envisager la question de la sécurité avec la désinvolture du joueur : Jouer à coup presque sûr, à quitte ou double.

Dans notre empressement à inventer de nouveaux moyens pour mettre de l'ombre dans nos affaires, nous devons éviter de renier le passé, et nous ne devons pas non plus confondre ce que nous voulons bâtir et ce que nous devons apprendre à maîtriser. Ceux qui préconisent une défense nationale forte voient souvent les tenants de la politique